



fuck off !

Une romancière à succès lance un cri d'amour à sa girlfriend, sous la forme d'une lettre testamentaire. **Céline Minard** signe un nouveau roman médiévo-punk étourdissant.

Pour parler d'elle, de ses livres, il faudrait faire appel à quelque métaphore guerrière. C'est le titre de son avant-dernier opus (*Bastard Battle*) qui nous avait mis la puce à l'oreille. Mais une fois cela posé, encore faudrait-il savoir de quelle guerre il s'agit, et dans quel

royaume. Si Céline Minard a un temps braconné aux confins du roman, traquant des espèces en voie de disparition – le portrait de vamp post-Renaissance dans *Olimpia* (2010), la chanson de geste dans *Bastard Battle* (2009), la SF old school dans *Le Dernier Monde* (2007) –, ce nouveau livre a des airs de retour au bercail, assiégeant par tous les bords l'édifice romanesque classique.

A ce détail près : So Long, Luise ne relate pas une guerre, mais un amour, livré donc à la castagne des cœurs plutôt, aux peaux blessées à force de glisser ensemble dans une étreinte parfois duelle. D'abord, les mots s'enfilent comme une déclaration fleurie, désirante, à celle qui barbouille génialement de grandes toiles, tantôt "gamine solaire", tantôt "bête acculée", flambeuse

hors pair raffolant de "manteau de cuir d'autruche et magnum de Ruinart".

Quand Luise n'est pas au centre, elle glisse à la périphérie de ce qui s'offre en réalité, dès le départ, comme un testament. Sa rédactrice est une romancière à succès désormais recluse dans un hôtel, n'aspirant plus qu'à l'énumération des insectes et des plantes, tel un vieux Jean-Jacques Rousseau herboriste en fin de vie. Mais attentive, plus que tout, aux bruits du souvenir, matière vivante plutôt que morte.

Au fil de la mémoire, "un road-movie de miel", c'est-à-dire "60 kilomètres de drague profonde", des retraites en Amérique, des fêtes parisiennes dans les bras de trans au nez refait. Et surtout, cet autoportrait déformé d'un écrivain par lui-même, projection

sublimée et infidèle, que Minard pétrit de manière ludique en bon poncif de la littérature. Et là, ça y va : car la romancière en question est une "fucking Frenchie" jadis snobée par les éditeurs français (Calamar&Cie, B.A.L et Machette!), traduite en anglais par un futur strip-teaseur travesti, best-selleuse outre-Atlantique, deux fois lauréate du Booker Prize, puis rachetée au prix fort en France pour être retraduite à l'envers !

La guerre est déclarée, gentille, au petit microcosme littéraire et à ses journalistes, "godelureaux qui parfois ne manquent pas de charme". C'est bien beau de se moquer, mieux encore de le faire avec panache, style fausse bagarre dont l'enjeu se situe de toute façon ailleurs, à même la langue. Couper des têtes, scalper, vider, étripier puis farcir les mots, voilà ce que Minard sait faire, au plus haut degré de l'érudition bourrine, coquine, précieuse, dans un style hautement chevaleresque (sport de mâle pratiqué ici au moins de manière symbolique par l'auteur).

Aussi ne pas s'étonner, sous l'abondance de latineries, jurons punk et autres fuck médiévaux : Minard n'attend que ça, manier les glissements sémantiques sans jamais baisser les armes. Exemple : faire basculer les deux girls à mi-livre de leur petit nid douillet au conte merveilleux, où il n'est pas interdit de tailler le bout de gras avec les elfes du coin. **E. B. photo Marion Poussier**

So Long, Luise (Denoël), 250 pages, 17 €

à lire aussi...

Conjointement à la parution de *So Long, Luise*, l'auteur sort un livre à quatre mains, réalisé avec l'artiste plasticienne Scomparo.

"Une tentative d'hallucination texto-picturale" qui "pourrait bien être un objet fictif échappé du roman". Inspiré de la légende de la chasse-galerie, une célébration païenne du Moyen Âge louant les esprits, *Les Ales* fait parler les monstres, les fées et les sorciers par un entrelacement gracieux d'écritures littéraire et picturale. Cette fois à la manière d'un savant exercice de style.

Les Ales de Céline Minard et Scomparo (Cambourakis), 96 pages, 16 €